

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[47. Val-Richer, Lundi 25 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

47. Val-Richer, Lundi 25 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Famille Guizot](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie familiale \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[48. Paris, Lundi 25 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-09-25

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJ'ai besoin de vous parler.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°88/123-124

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 183-184, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/207-214

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
TranscriptionN°47 Lundi, 5 heures

J'ai besoin de vous parler. Vous n'êtes pas là. Vous ne m'entendez pas. Ce que je vous dis n'ira à vous que dans deux jours. Mais j'ai besoin de vous parler. Vous avez eu un tel accès de désespoir ! Pardon dearest, pardon ; ma première impression n'a pas été toute pour vous, pour vous seule. Je vous ai vue désolée, sanglotant. J'ai été navré. Mais au même instant un mouvement de tristesse toute personnelle s'est élevé en moi. Quoi ? Je ne suis pas encore parvenu à vous donner plus de confiance dans ma tendresse ! Ma tendresse n'a pas sur vous plus de pouvoir ! Vous ne savez pas tout ce que vous êtes pour moi, tout ce que j'ai dans le cœur pour vous. Mais moi je le sais ; je le sens. Quelque fois encore, je m'en étonne ; je me demande si c'est bien vrai. Et ce que je me réponds à moi-même, je vous l'ai dit ; je vous le redis tous les jours. Moi aussi, Madame, j'avais enfermé mon âme dans un tombeau. Vous l'en avez fait sortir. Vous l'avez appelée, et elle est venue à vous ; elle a ressuscité devant vous. Quelle marque d'affection peut égaler celle-là ? Savez-vous quel bonheur j'avais possédé, j'avais perdu ? Savez-vous que si l'on m'eût dit : - Il y a sur la terre une créature, qui peut vous rendre une heure de ce bonheur - j'aurais souri, avec le plus incrédule dédain ? Et que, si l'on m'eût dit aussi : - cherchez dans le monde entier une épingle perdue, si vous la trouvez, vous retrouverez une heure de votre bonheur je serais parti, à l'instant même ; j'aurais cherché toute ma vie pour courir après cette imperceptible chance ? Voilà où j'en étais Madame, avant le 15 Juin. Voilà quel chemin j'ai eu à faire pour arriver à vous, pour vous dire ce que je vous dis aujourd'hui. Est-ce assez pour que j'aie sur vous la puissance d'écarter le désespoir, d'arrêter les sanglots ? Est-ce assez pour que vous ayez foi, en moi ? Et vous croyez que je ne supporterais pas vos sanglots ! Je supporterais tout, tout, Madame pour combattre, pour adoucir un moment votre peine. J'ai bien supporté de voir mourir, mourir lentement les créatures que j'aimais le mieux au monde ; je n'ai pas cessé un instant de les regarder, de leur parler pour que le sentiment de ma tendresse se mêlât à leur angoisse, à leur dernier souffle et qu'elles l'emportassent en me quittant. Et ce qui m'a donné, ce que je crois me donnerait encore ce courage, c'est que j'ai, de la puissance d'une affection vraie et des souveraines douceurs qui y sont attachées, une si haute idée qu'il me semble que le plus grand bien qu'on puisse faire à une créature désolée à une créature qui souffre, c'est de lui répéter sans cesse. Je l'aime ! Je l'aime ! Pour moi, je ne connais point de douleurs que ces mots d'une bouche chérie n'aient la vertu de calmer.

Mardi 7 h. 1/2 Je ne comprends guère comment, dès le 5 sept., aucun commérage aurait pu parvenir à Carlsbad. Il faudrait qu'on sy fût pris de bien bonne heure. Du

reste, je crois à beaucoup de malice et de trahison possible. Les passages que vous me transcrivez me tourmentent beaucoup. Il faut attendre l'effet du comte Orloff. C'est sur cela que vous comptez, que nous comptons une chose me déplaît extrêmement dans tout ceci, c'est de ne pouvoir me faire une idée du pays, des mœurs, de l'état social, des caractères qui le rendent possible. Je me rappelle l'indignation où nous étions de ce que l'Empereur Napoléon ne voulait pas souffrir que Mad. de Stael habitât Paris. Et pourtant quelle différence ! Il y avait pour lui un motif, un motif, sérieux.

La conversation, le salon de Madame de Stael auraient été pour lui un véritable embarras. Mais ici, quel intérêt peut-on avoir à vous faire sortir de France ? Quel inconvénient entraîne votre séjour ? Une pure fantaisie. Cela déplaît. Vous ne faites pas tout ce qui plait. Quel misérable et terrible enfantillage ! J'ai bien envie de crier : vive la Charte !

Je reviens à M. de Lieven. Que lui répondez-vous ? Vous avez, avec lui, comme avec l'Empereur, comme avec tout votre monde, une situation faite, déterminée. Vous vous y êtes bien positivement établie et dans vos entretiens de Londres avec le comte Orloff et dans les lettres à lui et à M. de Lieven que vous m'avez montrées. Vous devez, ce me semble vous y maintenir tout simplement. Les hésitations, les agitations, même purement apparentes de langage seulement rendent tout beaucoup plus difficile. Une résolution simple, claire, clairement exprimée et tranquillement maintenue, coupe court à beaucoup d'embarras, non seulement au fond, mais dans la forme. Car je ne mets pas le fond en doute ; c'est de la forme et des embarras extérieurs qu'il s'agit. C'est à cela qu'il faut pourvoir. Nous en causerons bien complètement le 6 octobre. J'attends de jour en jour l'ordonnance de dissolution.

Ma mère est beaucoup mieux. A moins de nouvel accident, je ne puis penser à lui proposer de revenir plutôt à Paris. Elle se trouve bien ici. Ma mère est à l'âge où l'on a un égal besoin de distraction et de repos. La campagne lui donne l'un et l'autre. Il y a une foule de petits intérêts, de petits soins qui l'amuse; et l'égalité de la vie, le silence de l'atmosphère, la paix de tous les aspects qui l'environnent lui assurent cette espèce de quiétude morale qui dépend, pour les vieillards des circonstances physiques au milieu desquelles ils sont placés. Si l'indisposition de ma mère reparait un peu sérieusement je n'hésiterais cependant pas à la ramener tout de suite à Paris. Mais comme elle en serait, fort contrariée, il y faut une vraie nécessité.

11 heures Voilà le N° 48. Qu'il est triste et si bon, si doux ! Je me console un peu en pensant que vous serez, que vous êtes déjà, un peu consolée. Vous avez une date. Nous avons une date. Il y a encore dans ce n°48, une bien mauvaise, une bien coupable parole. Je n'y reviens pas aujourd'hui. Mais j'y reviendrai. Dearest, ne me mettez rien sur le cœur. Il y a tant de choses dedans ! et toutes pour vous ! Adieu. Adieu. Adieu me plaît, mais ne me suffit pas. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 47. Val-Richer, Lundi 25 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1837-09-25.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 29/08/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/966>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur183-184

Date précise de la lettreLundi 25 septembre 1837

Heure5 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

intelligence l'ai
 voulez-vous ?
 comme avec
 l'émotion. Vous
 dans vos
 et dans les
 n'avez
 y m'interdit
 station, même
 tout, pendant
 un simple
 nous maintenu
 l'écroulement au
 m'ôte pas le
 embarras
 sans parvenir
 le 10 octobre
 de dévotion.
 moi, de
 les proposer
 bien ici. Ma
 besoin de
 lui donne
 utile intérêt,
 et de la vie,
 que le aspect
 de ce quiétude.

Je t'embrasse

J'ai besoin de vous parler. Vous
 n'êtes pas là. Vous ne m'entendez pas. Le que je
 vous dis sera à vous que dans deux jours. Mais
 j'ai besoin de vous parler. Vous avez eu un tel
 accès de désespoir ! Pardon, pardon, pardon ; ma
 première impression n'a pas été toute pour vous,
 pour vous seule. Je vous ai vue éplorée, sanglotant.
 J'ai été navré. Mais au même instant un
 mouvement de tristesse toute personnelle s'est élevé
 en moi. Quoi ? Je ne suis pas encore parvenu à
 vous donner plus de confiance dans ma tendresse !
 Ma tendresse n'a pas sur vous plus de pouvoirs !
 Vous ne savez pas tout ce que vous êtes pour moi,
 tout ce que j'ai dans le cœur pour vous. Mais, moi,
 je le sais, je le sens. Quelque fois encore, je me
 étourdis, je me demandois si c'est bien vrai. Et ce
 que je me réponds à moi-même, je vous l'ai dit,
 je vous le redis tous les jours. Moi aussi, madame,
 j'avois enfoncé mon ame dans un tombeau. Vous
 l'en avez fait sortir. Vous l'avez appelée, et elle
 est venue à vous ; elle a ressuscité devant vous.
 Quelle marque d'affection peut égaler celle-là ?
 Savez-vous quel bonheur j'avois possédé, j'avois

perdu? Savez vous que, si l'on m'eût dit: - Il y a
sur la terre une creature qui peut vous rendre une
heure de ce bonheur - j'aurois tenu avec le plus
incrédule dédain? Et que, si l'on m'eût dit aussi:
- Cherchez dans le monde entier une épingle perdue;
si vous la trouvez, vous retrouverez une heure de
votre bonheur - je serois parti à l'instant même,
j'aurois cherché toute ma vie pour concevoir après
cette impérissable chance? Voilà où j'en étois,
Madame, avant le 15 Juin. Voilà quel chemin
j'ai eu à faire pour arriver à vous, pour vous
dire ce que je vous dis aujourd'hui. Est-ce assez
pour que j'aie sur vous la puissance de braver
le désespoir, d'arrêter les sanglots? Est-ce assez
pour que vous ayez foi en moi?

Et vous croyez que je ne supporterois pas les
sanglots! Je supporterois tout, tout, Madame,
pour combattre, pour adoucir un moment votre
peine. J'ai bien supporté de voir mourir, mourir
l'entourant les créatures que j'aime le mieux au
monde; je n'ai pas, cette un instant de les regarder,
de leur parler, pour que le sentiment de ma
tendresse se mêlât à leur angoisse, à leur dernier
souffle, et qu'elle s'emportât avec en me quittant.
Et ce qui m'a donné, ce qui, je crois, me donnoit
encore le courage, c'est que j'ai, de la puissance

d'une affection vraie
et sous attachée, une
que le plus grand
créature humaine,
lui répéter sans
moi, je ne connais
d'une bouche chère

Je ne comprends y
commencé au sein
qu'en l'y fut peu
trouvé à beaucoup
de passage que
travaux. Il faut
C'est sur cela que
une chose me dép
de ne pouvoir me
de l'Etat social,
Et me rappelle l
que l'empereur de
maître de Hall b
différence? Il y
les uns. La cour
auroient été pour
ici, quel intérêt p
France? quel inté
pure fantaisie. Le

Il y a
rendre une
le plus
est dit aussi
angle perdu
heure de
tant même
vis après
où j'ai été
quel chemin
vous vous
est ce assez
de l'écrit
est ce assez
venir par
madame
est votre
qu'on, m'avez
le mieux
de la regarder
et de ma
l'une des
e quittant
une domine
la puissance

D'une affection vraie et des souvenirs, Douceurs qui y
sont attachés, sans la haute idée qu'il me semble
que le plus grand bien qu'on puisse faire à une
créature humaine, à une créature qui souffre, c'est de
lui répéter sans cesse : Je t'aime ! Je t'aime ! Pour
moi, je ne connois point de douleurs que ces mots
d'une bouche chérie n'aient la vertu de calmer.

Mardi 7 h 1/4.

Je ne comprends guère comment, dit le 5 Sept^r, votre
communication n'ait pu parvenir à l'archevêque. Il faudroit
qu'on s'y fut pris en bien bonne heure. Du reste, j'
avais à beaucoup de matières et de travail possible.
de passage que vous me transcrirez en tout ce
travail. Il faut attendre l'effet de la Comte de Hoff
C'est sur cela que vous comptez, que vous comptez ?
Une chose me déplaît extrêmement dans tout ceci, c'est
de ne pouvoir me faire une idée du pays, de mœurs,
de l'état social, du caractère qui le rendent possible.
Il me rappelle l'indignation où nous étions de ce
que l'Empereur Napoléon ne voulait pas souffrir que
M^{rs} de Staël habitât Paris. Et pourtant quelle
différence ! Il y avoit pour lui un motif, un motif
divin. La conversation, le Salon de M^{rs} de Staël
n'avoient été pour lui un véritable embarras. Mais
ici, quel intérêt peut-on avoir à vous faire l'effet de
France ? quel intérêt peut-on avoir de votre séjour ? une
pure fantaisie. Cela déplaît. Vous ne faites, par tout

11032

le qui pleure. Quel misérable et terrible enfantillage ! N'ai-je
pas bien le droit de vivre sans la chartre ?

Je reviens à M^{lle} de L. Que lui répondez-vous ?
Vous avez, avec lui, comme avec l'Empereur, comme avec
tout votre monde, une situation faite, déterminée. Que
vous y êtes bien positivement établie, et que vos
relations de Londres avec le comte Orloff, et dans les
lettres à lui et à M^{lle} de L. que vous m'avez
montrées. Vous savez, le me semble, vous y maintenez
tout simplement. Les hésitations, les agitations, même
purement apparentes, de langage seulement, rendent
tout beaucoup plus difficile. Une résolution simple,
claire, clairement exprimée et tranquillement maintenue,
coupe toutes à beaucoup d'embarras, non seulement au
fond, mais dans la forme. Car je ne mets pas le
fond en doute, c'est de la forme et de l'embarras
extérieurs qu'il s'agit. C'est à cela qu'il faut pourvoir.
Nous en causerons bien complètement le 6 octobre.
J'attends de jour en jour l'ordonnance de dissolution.

Ma mère est beaucoup mieux. À main de
mort accident, je ne puis penser à lui proposer
de revenir plutôt à Paris. Elle se trouve bien ici. Ma
mère est à l'âge où l'on a un égal besoin de
distraction et de repos. La campagne lui donne
l'un et l'autre. Il y a une foule de petits intérêts,
de petits soins qui l'amuse, et l'égalité de la vie,
le silence de l'atmosphère, la paix de tous les aspects
qui l'entourent, lui redonnent cette espèce de quiétude

êtes par là. Je
vous dirai si
j'ai besoin de
rien de désesp
première impres
pour vous. Je
J'ai été navré.
mouvement de
en moi. Que
vous donnez pl
ma tendresse
Vous ne savez
tout ce que j
je le sais, je
étonné, je me
que je me répo
je vous le red
j'avais informé
l'on avait fait
est venue à v
Quelle marque
Saviez-vous qu

morale qui dépend, pour les vieillards, des circonstances physiques ou morales auxquelles ils sont placés. Si l'indisposition de ma mère reprévenait un peu d'éloignement, je s'habituerais cependant plus à la ramener tout de suite à Paris, mais comme elle ne le veut pas contrairement, il y faut une vraie nécessité.

11 heures

Voilà le n° 48. L'air est triste, ce si bon, si doux !
 Je me console un peu en pensant que vous serez, que vous êtes déjà un peu consolés. Vous avez une date.
 Non, vous n'avez pas de date. Il y a encore, dans ce n° 48, une bien mauvaise, une bien coupable parole. Je n'y reviens pas aujourd'hui. Mais j'y reviendrai.
 Adieu, ne me mettez rien sur le cœur. Il y a tant de choses, adieu ! et toute, pour vous.
 Adieu, adieu. Adieu me plaît, mais ne me suffit pas.